

LA TRIBUNE DES TRETEAUX.

Le théâtre contemporain emmène souvent le spectateur dans un univers concentrationnaire, une anticipation apocalyptique où survivent ceux qui souscrivent à une pensée unique, dictatoriale ; et par le déplacement temporel, il se fait le vecteur d'une critique des dérives totalitaires, les personnages devenant les zombies d'une robotique appliquée à l'humain. Politique-fiction ou tragique de l'Absurde, le théâtre actuel nous conduit dans les méandres de nos aberrations et se fait le miroir de ce qui nous guette et nous façonne, insidieusement, sinueusement.

Mais ce théâtre axé sur une vision de lendemains effroyablement désenchantés reste, en vérité, ancré dans les traumatismes et les séquelles de la Deuxième Guerre mondiale : le nazisme resurgit telle une hydre aux slogans sans cesse renouvelés, la déshumanisation est une solution finale qui profite à une invisible oligarchie.

Lorsqu'en 1979, Jean-Claude Grumberg crée « L'Atelier » à Paris, c'est justement ce thème de « l'après » qu'il aborde, concrètement, avec un afflux de souvenirs personnels : il crée sur la scène une fiction autobiographique et interroge non pas les concepts d'une hypothèse sociétale, mais agit sur le vrai, le vécu : comment « continuer » avec les blessures de l'âme et l'horreur de la Shoah, là, en 1945 et durant les années qui se succèdent ?

C'est ce thème très délicat et puissant de la reconstruction de soi que la compagnie « Les Veilleurs » aborde, dans une mise en scène de Jean-Luc Malet.

Nous sommes plongés dans un décor d'époque, très réaliste, car chaque objet est une relique, un souvenir du quotidien daté ; chaque aspect crie une vérité dont il faut se pénétrer : d'ailleurs, nous entrons dans la salle en passant par la scène, devenue un musée ; nous en sommes les visiteurs, les invités et c'est une mise en condition psychologique importante, l'après-guerre nous envahit, photographie de première communiant, robe écrue, presse avec des fers chauffés à la braise, mannequin rembourré pour les assemblages.

Sur cette scène, se laissant contourner et observer, deux comédiennes sont figées, avec socquettes et semelles compensées : elles font leur possible pour exalter une féminité que la guerre leur a volée, c'est l'époque où tout manque, les années de rationnement, et elles sont elles-mêmes, là, à cet instant qui précède le jeu, des figures de cire, les regards braqués à l'intérieur d'elles-mêmes ; elles incarnent le souvenir, la mémoire des petits quotidiens qui font la vérité incontestable de l'Histoire.

Sur deux grandes tables accolées en V qui ouvrent leur compas vers la salle, des morceaux de tissu, du travail inachevé, on y est, l'atelier des « petites mains » va livrer l'intimité des oubliés, les anonymes de toujours dont on ne saura jamais le nom. Juste des prénoms.

Léon et Hélène sont les patrons de cette modeste fabrique de vêtements. Ils sont des rescapés des rafles, lui caché au cœur de la ville, avec des faux papiers, jouant parfois de sa double identité, juif un jour, s'appelant Richard plus tard. C'est un homme dur, âpre au travail. Hélène s'était réfugiée en zone libre : leurs passés se croisent sans se rencontrer, leur couple est dissonant, comment s'aimer encore alors que leurs proches ont disparu dans les camps ?

Les tableaux, qui nous font parcourir le temps, sont enchaînés par un narrateur, il est le fils du premier presseur, celui qui a survécu à la déportation, et il rend compte d'un passé raconté qui lui appartient aussi, comme le sang qui coule dans ses veines ; il est de cette fibre et de cette quadrature du cercle : comment assumer le passé de parents à jamais blessés par la guerre, comment se construire en étant « enfant de » ?

Les ouvrières justement ont des enfants, et Gisèle se préoccupe des effets de la pénurie ; manger, donner à manger, nourrir, se nourrir, voilà son obsédante préoccupation dans laquelle le reste se dilue.

Le temps se fragmente de 1945 à 1950, la vie se joue en saynètes expressives et entre femmes une complicité se tisse, peu à peu les langues se délient, on apprend à parler plus librement. Et il faut cohabiter avec les rôles de chacun durant l'Occupation : qui est exactement « madame » Laurence, perchée sur sa chaise, près de la fenêtre, à la meilleure place ? Qu'a-t-elle « fricoté » avec les Allemands ? Mais la suspicion s'apaise et les jeunes mettent du rire dans les restrictions et la morosité d'une existence précaire où on triche, on s'arrange, on se prolonge.

Mimi, la jeune délurée, danse à en sombrer dans les caniveaux, elle se lance dans une démonstration de « swing ». C'est l'époque des zazous, on chante les succès de Piaf et on célèbre des petites fêtes entre soi : tango en yiddish que le presseur et Simone dansent avec aisance.

Marie trouve l'amour pendant que Simone s'épuise à obtenir d'une administration débordée, dépassée, ruinée par des règlements absurdes, un certificat de disparition, puis de décès, concernant son mari ; tout se mêle et se contredit : l'hôtel Lutétia est devenu le lieu de rendez-vous des mères et des épouses « pour essayer de toucher un petit quelque chose », une pension.

Au fil des années énumérées comme un calendrier, on se confie. « Ils m'ont pris »... Les mots ne viennent pas toujours au bon moment... Le mari de Simone, d'âge mûr, portant des lunettes, a sûrement été d'emblée sélectionné pour la chambre à gaz, on ne gardait que les plus jeunes, les plus costauds. Les mots sont maladroits et créent l'incompréhension : lorsque Léon a crié « Ich bin Jude » à un « boche » arrêté par les F.F.I., on l'a réprimandé au nom du droit des prisonniers à être respectés : « Je voulais juste qu'il sache que j'étais juif », et donc que l'Allemagne triomphaliste avait échoué dans son ultime projet, la Solution finale

n'avait pas eu lieu... Les émotions sont à leur paroxysme et il est difficile de s'entendre quand le passé reste omniprésent. « Moi aussi, j'ai fait des bassesses ! Et merde !... »

La pièce s'achève en 1950 et les idées s'affichent au grand jour. Jean, le nouveau presseur, est un syndicaliste militant, pris par des réunions ; il parle du droit des travailleurs, enthousiaste et querelleur.

Alors, pour se détendre et parce que la vie est un acharnement de chaque instant, les plaisanteries fusent, osées, salées, Mimi a de l'énergie à revendre. On entend Aznavour chanter en yiddish et la scène se fige sur un tableau de femmes, une sculpture finale. C'est un temps révolu.

Place aux applaudissements !

Nous avons assisté à une très belle et prenante représentation. Le choix de cette pièce de Grumberg nous plonge tout de suite dans une émotion de qualité, où le rire n'est pourtant pas absent car les ruptures de ton sont savamment ménagées.

Sur scène, il s'est passé un moment absolument authentique. La direction des acteurs est tellement humaine que les rires sont vrais, ainsi que les larmes. Les éclairages nous donnent un clair-obscur d'autrefois, telle une photographie sépia ; il y a comme un poudroisement de l'ancien qu'anime une conviction fédératrice : les personnages emboîtent leur jeu comme on coud un vêtement, c'est ajusté, on y croit.

On reconnaît là tout le talent de Jean-Luc Malet à fondre les personnalités dans des personnages de vérité, à faire de très peu une totalité : il fonde sa mise en scène sur l'incessant mouvement d'aiguilles qui n'existent pas, et cette couture « absente », mimée, s'intègre naturellement aux émotions. C'est une pièce où il ne « se passe » rien, mais qui est habitée d'humanisme. Pas besoin d'effets, tout s'intériorise, jusqu'à ce rythme du fil invisible qui noue le présent à la hantise du passé.

Bravo au metteur en scène et aux comédiens de son atelier ! Atelier dans « L'Atelier », la compagnie des « Veilleurs » a bien choisi son nom : un tel spectacle éveille les consciences et crée une unité esthétique à partir des petits signes prosaïques d'une réalité passée.

Merci encore ! Comptez sur nous pour ne pas manquer vos rendez-vous sur la scène !

Halima Grimal